

PRISE EN COMPTE DU TRAVAIL RÉEL ET SANTÉ PUBLIQUE

Le travail masqué par la tâche

L'ergonomie, francophone en particulier, appuie sa compréhension du travail (et l'impact potentiel de ses interventions) sur la prise de conscience d'un écart irréductible entre la tâche prescrite et l'activité réelle. Cette prise de conscience ne va pas de soi : elle requiert déjà la déstabilisation des certitudes dominantes quant au «tout prévisible» et de la croyance dans l'infailibilité technique, et elle requiert plus globalement une conception de l'homme qui s'oppose au modèle taylorien.

Le premier enjeu est de maintenir la globalité de la personne qui travaille contre le découpage auquel prétendent les prescriptions. Car elles réquisitionnent dans la tâche telle ou telle capacité ou faculté, et interdisant de mettre en oeuvre d'autres capacités et facultés, jugées inutiles et perturbantes pour les objectifs assignés.

Or le modèle taylorien est simultanément renforcé par le mythe actuel de la toute puissance techniciste. Penser le travail en conformité avec ce mythe, c'est nécessairement poser une appréciation péjorative sur la participation de l'homme à la production : il dérègle en effet la perfection visée, par ses initiatives, par ses inventions, par ses erreurs. Il est l'ultime élément instable du dispositif conçu : il faut donc le contrôler, et pallier ses défaillances.

Certes, ce discours prend la plupart du temps des formes plus nuancées que celles avancées ici. Mais à gratter sa bienséance apparente, on accède à un contenu d'une brutalité redoutable, qui dénonce inlassablement comment les erreurs humaines relèvent le plus souvent de la désobéissance, et mettent en péril la production, la sûreté et la sécurité.

A charge donc pour les ergonomes de poser le réel, son instabilité, sa complexité, et le maillage de régulations, d'astuces et de coopérations inventées et mises en place par les opérateurs pour maintenir le système dans un compromis acceptable entre les objectifs de production, leur sécurité et leur santé.

Mais le discours dominant prétend de surcroît à la réussite de la modernisation des conditions du travail en terme de bénéfice pour les personnes.

Cette prétention, qui résulte peut-être d'une tentative d'atténuer la gravité des conséquences sociales des logiques économiques actuellement à l'oeuvre, s'appuie largement sur la confusion entre le travail théorique et le travail réel. Par exemple, ce discours procède par modification de l'intitulé des tâches, comme s'il allait de soi que l'activité s'en trouve immédiatement modifiée, c'est-à-dire... améliorée. Qu'on n'ose plus nommer la manutention, ou la stricte dépendance de la gestuelle au rythme programmé dans les machines, etc., ne suffit évidemment pas à ce que de telles situations disparaissent. Les enquêtes Conditions de Travail menées par le Ministère du Travail révèlent au contraire que des nuisances soit disant révolues, comme le fait de respirer des poussières, continuent d'atteindre de très nombreux salariés ; elles révèlent aussi, par exemple, que des ports de charge importants ont transité, du fait de réorganisations, vers des postes de contrôle où le prélèvement de pièces doit s'opérer continuellement dans des conditions mal anticipées dans l'aménagement de l'espace.

Pourtant, les réaménagements mis en oeuvre sont systématiquement justifiés par la volonté d'améliorer les conditions du travail, suggérant au passage que tout ce qui est modernisé est évidemment un bénéfice pour les salariés. Or c'est loin d'être certain pour ceux d'entre eux qui conservent leur travail au fil des restructurations et des évolutions technologiques, et c'est encore moins vrai pour tous ceux, de plus en plus nombreux, qui sont exclus du travail à chacune

de ces étapes de « progrès ». Mais pris dans le feu croisé de la peur du chômage - et donc de la « chance » de travailler - , du discours sur la concurrence légitimant le technique comme seul recours - donc tout puissant -, et de l'énorme difficulté qu'il y a toujours à se représenter son activité, la richesse de ce qu'elle mobilise en nous, et son coût non reconnu, les salariés ont bien du mal à résister et à porter avec nous, d'une manière efficace, le discours que nous tentons d'opposer. Inquiets, culpabilisés et isolés, ils en viennent parfois à adhérer à la conviction de leur propre fragilité, voire de leur compétence insuffisante, c'est-à-dire au bout du compte à leur implication dans les faillites économiques dont ils sont les victimes

Le travail masqué par le silence.

La suprématie de ce discours est devenue telle que, dès qu'il n'est plus détourné en terme de technicité, le travail est devenu indécent à dire. Même quand ils ne sont pas dénonciateurs, les propos sur la mobilisation des personnes, leur savoir-faire, leur coopération, l'énigme de leur activité, et plus encore les propos sur ce qu'il leur en coûte, apparaissent passésistes. La vie désormais est « ailleurs », où chacun se doit de compenser avec élégance ce qu'il tait sur son activité. Le travail est ainsi posé comme « un monde à part » et, comme tel, il auto-justifie que les idées, les sensations, et les valeurs qui sont légitimes « dans la vie » cessent de l'être au bureau et à l'atelier. Il nous revient ainsi la charge d'argumenter cette évidence qu'il n'y pas de métamorphose des êtres à la frontière du travail et du hors-travail, pas plus qu'il n'y a de membrane en chacun de nous qui assurerait l'imperméabilité de ces deux registres.

Pourtant, l'affirmer aux travailleurs eux-mêmes, c'est à la fois soulager ceux à qui l'on s'adresse, mais c'est aussi les déstabiliser, en révélant du même coup ce que cette muraille fictive est sensée contenir de part et d'autre des deux versants de leur vie globale : c'est mettre à jour le déficit de reconnaissance et de justice ordinaire, et le poids du travail dans la construction des relations interindividuelles, jusque dans les familles.

Or tenir le coup et gérer sa santé pour l'emploi sont des nécessités qui colonisent le hors travail. Et cela n'est pas nouveau : il faut se souvenir par exemple que les Limousins qui partaient chaque saison tailler les pierres des façades des villes en laissant femme et enfants au pays, « chez eux », avaient souvent une compagne sur leur lieu de travail, parce qu'ils n'auraient pas pu « tenir » (être propre, se nourrir, ne pas « boire », être soigné en cas de maladie ou d'accident, ...etc.) dans la pénibilité de leur activité sans l'assistance d'une femme. La reconnaissance par cette communauté professionnelle du lien de ce mode de vie avec la réalité du travail a donné à ces compagnonnages un statut si peu frivole que certaines de ces « secondes femmes » ont bénéficié de l'ouverture de droits auprès des caisses d'assistance professionnelles.

Mais cette reconnaissance est rarissime, d'autant que ce qui est imposé par le travail à la sphère privée est à la fois pénible et peu aisé à décrypter. Ce qui est mis en oeuvre pour « tenir » dans un travail pénible prend souvent la forme d'un renoncement à certains facteurs d'épanouissement, car le plaisir ressenti rendrait plus cruelle, en la rendant plus sensible, l'absence de tout plaisir au travail.

Se défendre du travail

La psychodynamique du travail décrit ainsi sous le terme de stratégies de résistance, le blocage des travailleurs qui, ne pouvant agir sur le contenu et les conditions du travail pour y conquérir du plaisir, agissent là où ils le peuvent, c'est-à-dire hors-travail, en veillant à ne rien y investir qui, avec le travail, marquerait un écart trop grand pour être supportable. C'est ce que traduisent les discours en termes d'« avant-après » : « avant (ce travail), je lisais, je faisais du sport, j'aimais bien voyager... ». C'est ce que traduit le maintien de contraintes, assez proches de celles imposées dans le travail, au travers du jardinage, du ménage, de la construction sans fin d'une maison qu'on n'habitera jamais. Qu'il s'agisse de saturer son emploi du temps ou d'araser ses pôles d'intérêt, la stratégie revient toujours à ne pas prendre le risque d'une disponibilité à réfléchir au sens du travail, afin de se prémunir de la perception que ce travail est source de souffrance. C'est ainsi également que peut se lire le « présentisme », c'est-à-dire cette attitude qui consiste à ne pas s'autoriser d'absence au travail, malgré la fatigue ou la maladie : ce comportement, paradoxal dans des travaux particulièrement pénibles, signe la crainte de ne pas retrouver l'énergie de repartir au travail si l'on s'est permis de s'en extraire. L'ennui majeur engendré par le taylorisme, la perte de sens du travail répercutent ainsi des disciplines de vie qui s'imposent aussi à l'entourage immédiat.

18

En pareil cas, la perte du travail, qu'il s'agisse du chômage ou de la retraite pose de manière aiguë la rupture avec la communauté d'appartenance, car le soit disant « hors-travail » devient lui aussi vide de sens, et, sur la base d'un tel désespoir, il est souvent trop tard pour inventer quoi faire de son temps « libre ». C'est l'ensemble de la construction qui s'écroule, avec ce que l'on connaît comme conséquences en terme de morbidité.

C'est vrai chez ceux qui ont travaillé, c'est vrai aussi pour ceux qui sont des chômeurs primaires, et dont la santé est attaquée par la ruine de valeurs inhérentes à l'inscription sociale à laquelle on accède par l'activité professionnelle.

Mais la lecture dominante de ce phénomène consiste pourtant à rejeter la responsabilité sur les victimes, comme si cette construction avait tenu à la médiocrité des personnes et non pas à leur étroite marge de manoeuvre pour tenir le plus longtemps possible. En fin de compte, l'interprétation la plus courante est donc massivement péjorative à propos des travailleurs plutôt qu'à propos du travail.

Coût psychique, coût pour la santé

Il y a donc un coût de cette répression du désir, comme il y a un coût des défenses construites pour faire face aux situations de travail dangereuses. Là encore, faute de pouvoir agir pour garantir à la fois sa sécurité et son maintien dans l'emploi, le travailleur est contraint d'agir sur lui pour «ignorer» la situation dangereuse où il se trouve et la peur qu'elle engendre. Pour tuer cette peur «dans l'oeuf», il construit en amont de toute éventualité de peur un déni de perception des risques, et se proclame fort, invulnérable. Ce qui n'est pas sans poser problème face à toute source d'émotion, car lever son invulnérabilité, c'est aussitôt prendre le risque... de percevoir les risques. En pareil cas, l'équilibre psychique devient précaire car les contradictions sont trop fortes. La bouffée délirante décrite par Annie Bensaid (*) en est un exemple éloquent. Un travailleur du bâtiment s'était tout à coup trouvé psychiquement déstabilisé par l'arrivée en France, à sa demande, de sa femme et de ses enfants qui étaient jusqu'alors restés en Algérie, au moment où des transformations de son travail le rendaient plus périlleux. Cet homme a commencé d'avoir des bouffées délirantes : des voix lui intimaient de divorcer, et il est devenu violent avec sa femme, jusqu'à ne pas se reconnaître. On voit combien les relations, avec le conjoint par exemple, sont colonisées par les stratégies défensives, construites comme une nécessité face à des caractéristiques de l'organisation du travail.

Dans d'autres cas, des manifestations somatiques apparaissent : l'asthme, comme l'illustre un cas rapporté par Christophe Dejours (*). Les manifestations post-traumatiques appartiennent aussi à ce registre de contradiction entre la part de réalité qui reste incontrôlable et l'autre part de réalité, contenue autant que possible par les stratégies défensives.

Une «contagion» familiale et transgénérationnelle

Mais la plupart du temps, rien de tout cela : l'édifice tient. A quel prix ? Le coût majeur en revient aux familles, du côté des rapports sociaux de sexe, mais aussi de manière transgénérationnelle, du côté des enfants qui se trouvent maintenus sous le couvercle de la répression du désir que s'imposent leurs parents. Comment ces derniers pourraient-ils lutter contre l'émergence de leur imaginaire et tolérer celui des enfants ? Et, pour prendre un exemple ordinaire, comment se museler au travail et autour du travail et se faire porte-parole en conseil de classe des questions soulevées par l'avenir scolaire des enfants ? En terme de violence concrète, ou souvent plus insidieusement, les enfants héritent d'une large part de la relation qu'ils instaureront avec leur propre travail en ce qu'ils héritent de la façon dont le travail s'est inscrit dans leur histoire familiale.

Ils sont ainsi touchés dans leur développement affectif, cognitif, et dans la construction de leur santé.

Santé, maladie et souffrance articulent donc totalement le travail et le hors travail, et tissent aussi des réseaux de relations entre les personnes. De plus, l'absence de «maladie» n'est pas nécessairement bon signe. Le coût s'inscrit, s'accumule, et peut resurgir : le «monde à part» du travail est omniprésent.

C'est dire à quel point le clivage W/hors travail est utopique, et c'est dire ce que la connaissance de ce qui se joue dans la médiation du travail comme barrage à la violence sociale, peut et doit apporter aussi à la question de la santé publique.

Conclure en s'interrogeant ?

La réflexion d'aujourd'hui consiste à sortir la parole de la médecine du travail de son cantonnement dans le travail. Mais pour synthétiser ce que je veux dire en poussant jusqu'au bout le paradoxe, l'approche du W réel pose ce cantonnement comme un non-sens. Toutes les disciplines dites du travail (socio du, psycho du, médecine du...) se posent par leur intitulé comme spécialisations à l'intérieur de champs plus vastes. Historiquement, la préoccupation de l'homme au travail est apparue en effet secondairement à la question de l'«Homme». Mais quand on décrypte aujourd'hui à quel point le privé et le social, l'individuel et le collectif, s'articulent essentiellement dans le travail, on est en droit d'interroger la société sur la pertinence d'un retournement de ce découpage. La psychologie est peut-être au contraire une «spécialité» de la psychologie du travail, c'est-à-dire sa part infime qui échapperait à la question du travail. La sociologie n'est peut-être qu'un découpage à l'intérieur de la sociologie du travail, et **la médecine se situe peut-être bien à l'intérieur d'une discipline plus vaste : la médecine du travail.**

D. DESSORS(*)

(*)ergonome- psychopathologiste